

A man with a classical Greek or Roman statue head, wearing sunglasses and a dark blue t-shirt, stands against a stone wall. The statue head has a beard and curly hair, and the man is wearing a dark blue t-shirt with a pocket and a woven belt. The background is a light-colored stone wall.

CHRISTOPHE
ONO-DIT-BIOT

LA MINUTE ANTIQUE

QUAND LES GRECS ET LES ROMAINS
NOUS RACONTENT NOTRE ÉPOQUE

La Minute antique

Du même auteur

Nuit espagnole, avec Adel Abdessemed, Stock, collection « Ma nuit au musée », 2019.

Croire au merveilleux, Gallimard, 2017.

Plonger, Gallimard, 2013 (Grand Prix de l'Académie française ; prix Renaudot des lycéens).

Ciels d'orage, entretiens avec Enki Bilal, Flammarion, 2011.

Birmane, Plon, 2007 (prix Interallié).

Génération spontanée, Plon, 2004 (prix de la Vocation).

Interdit à toute femme et à toute femelle, Plon, 2002.

Désagrégé(e), Plon, 2000 (prix de La Rochefoucauld).

Christophe Ono-dit-Biot

La Minute antique

Quand les Grecs et les Romains
nous racontent notre époque

L'Éditions de
Observatoire

ISBN : 979-10-329-0415-2
Dépôt légal : 2019, octobre
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2019
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*Πάνθ' ὅσα κόσμος ἔχει.
Tout ce que contient le monde.*

Photios

*On m'a vu dans le Vercors
Sauter à l'élastique
Voleur d'amphores
Au fond des criques.*

Alain Bashung

Minute, papillon !

Quelques mots avant de commencer à butiner...

Mais pourquoi donc, par Zeus, par Athéna ou Dionysos – tant de dieux pour jurer ! – une « minute antique » ?

L'explication la plus commode, donc la meilleure, serait de dire qu'il n'y en a pas.

Que j'avais, tout simplement, envie de le faire, et cela suffirait.

Mais livrons-nous un peu : ce livre doit tout à mon enfance, et à la façon dont elle continue à infuser dans ma vie d'adulte. À la façon, aussi, dont j'essaie de lui rendre grâce comme je peux, de ne pas trahir mes enthousiasmes.

Commençons par « minute ». Nous verrons, ensuite, pourquoi cette minute devait, forcément, être « antique ». Et enfin, nous les laisserons filer, les minutes, ces « menues choses », étymologiquement.

J'espère de tout cœur que vous y trouverez, autant que j'en ai trouvés au fil de ces petits voyages dans le temps, plaisir et enseignement. « *Docere et placere* », recommandait après Aristote le vieil Horace, poète romain soucieux de pédagogie. Traduit par Voltaire : « S'instruire en s'amusant ». Rêvons un peu...

« Minute », donc.

À cause d'une expression qu'on me répétait souvent, enfant, parce que j'étais impatient, et qui m'a toujours laissé perplexe : « Minute, papillon ! »

Elle n'est ni latine ni grecque, d'ailleurs à l'époque je ne me posais pas la question. Je me contentais d'imaginer la tête déconfite de l'insecte, barbouillé de pollen et étourdi de soleil, passé jusque-là d'une fleur à l'autre sans plus d'états d'âme, tout pressé de vivre, et soudain sommé, par une voix surgie d'on ne sait où, de suspendre son joyeux butinage... Minute papillon ? Mais pourquoi, une vie de papillon étant si courte, devait-il s'arrêter ne serait-ce qu'une minute ? Les Romains, du reste, auraient plutôt encouragé le petit animal à coups de « *carpe diem* » : « Cueille le jour », pendant qu'il est temps...

Ma perplexité ne s'est pas arrangée quand plus tard j'ai appris, en cours de grec, que le mot qui veut dire « papillon », « *psukhê* » (Ψυχή), veut aussi dire « âme ». Minute, mon âme ?

« Minute », aussi, à cause aussi de Pierre Desproges. Je devais avoir sept ans quand passait à la télévision sa « Minute nécessaire de monsieur Cyclopède ». Je ne comprenais pas grand-chose, mais je sentais bien que ce type solennel, costume noir et visage pâle, se faisait fort d'énoncer, en un temps court, quelques leçons qu'il voulait profitables. De proposer, sous l'ironie tranchante, un moment de respiration mentale. Un moment qui, sans changer le cours de la journée, inviterait à réfléchir. Comme une séance d'abdos, un gainage pour l'esprit.

Le fait est qu'on aimerait tous retenir le temps, mais qu'on n'y met pas l'énergie nécessaire.

Et si on essayait quand même ?

De prendre le temps, sans bousculer un agenda, de modifier un tout petit peu la journée ? En apprenant quelque chose qu'on ne savait pas. En apprenant, par exemple, que si les Romains n'étaient pas « vegans », l'un d'entre eux, Élien, au II^e siècle de notre ère, soutenait que les animaux étaient doués de conscience et de vertus : il aurait, aujourd'hui, adhéré au parti animaliste. En apprenant que le peintre romain Apelle, dont on a hélas perdu toutes les œuvres, avait inventé la réalité virtuelle, car il peignait tellement bien que les oiseaux se cognaient dans les arbres qu'il dessinait. En apprenant que le devin Tirésias dont nous parlent Homère et Ovide a été dans sa vie homme puis femme, au point de savoir qui, de l'homme ou de la femme, connaît le plus grand plaisir sexuel. Il fut, de fait, le premier des *gender fluids*.

Oui, prendre une minute pour se rappeler que dans l'Antiquité, une petite princesse, bien avant l'affaire Weinstein, a dénoncé l'homme puissant qui l'avait violée et lui avait tranché la langue pour qu'elle ne parle pas, en réalisant de ses mains une tapisserie qui racontait son agression... #MeToo avant l'heure, un métier à tisser en guise de Twitter : pourquoi a-t-on attendu autant avant d'écouter la parole des femmes ?

Voilà l'idée qui mène « la minute antique » : proposer une échappée momentanée qui donne à songer. Rien de bien douloureux, et même un peu de plaisir. Le monde ancien en regorge !

Cette minute ne pouvait qu'être « antique ». Depuis toujours, je vois le temps des Grecs et des Romains comme un gisement où puiser avec soin, respect, un minerai aux éclats phosphorescents. Depuis que, près du Havre où j'habitais, le ciel pluvieux de Normandie s'est ouvert pour répandre une lumière limpide, minérale, que je ne connaissais pas : celle du soleil méditerranéen. Et avec lui, par cette béance bienvenue, une escouade de héros sillonnant les mers sur des bateaux à la proue rehaussée d'un œil noir, des princesses intrépides, des créatures ailées, des enfants qui étaient des louves, des filles qui promettaient l'immortalité à leurs amants mortels... Et ceux-ci disaient non, préférant rentrer chez eux ! C'était dingue, et comme on est, enfant, enclin à accueillir avec joie ce genre de récits fabuleux, cela s'inscrit durablement dans mon imaginaire.

Je dis « le ciel s'est ouvert ». J'exagère un peu. C'est un livre qui s'est ouvert. Un manuel de grec ancien mis à notre disposition par notre enseignante de collègue. Je me souviens qu'il y avait, sur la couverture, une photographie montrant la mer au commencement du jour : dans les vagues dorées par l'aube jouaient quelques lettres grecques, des alphas, des phis, des kappas et des omégas. À l'intérieur, encore plus d'étrange beauté : des statues d'hommes et de femmes nues, magnifiquement proportionnées, des fragments de céramiques couverts de combattants en rouge et noir, de centaures et de déesses aux voiles merveilleusement plissés, et des images de ruines frappées par une lumière aveuglante, sur fond de montagnes où, me disait-on, vivaient quelques nymphes, faunes et tout un petit

peuple de créatures qu'il aurait été dommage de ne pas rencontrer...

Je n'ai d'ailleurs jamais oublié l'une de ces histoires « rencontrées » dans ces pages. Peut-être était-elle la première que nous ayons traduite de bout en bout. Elle était signée d'un certain Nicandre de Colophon et elle inspirerait le Romain Ovide pour ses géniales *Métamorphoses*.

C'était l'histoire d'une jeune maman qui n'a plus de lait et qui cherche de l'eau pour désaltérer ses deux jeunes enfants, une petite fille et un petit garçon, sonnés par la chaleur. Elle trouve enfin une source d'eau pure, ou une rivière, je ne sais plus. Quelques paysans du coin sont là et, quand ils voient l'étrangère poser à terre ses deux enfants et se pencher vers la source, ils se mettent à lui crier de partir, et bientôt à l'insulter. Comme elle leur répond que l'eau est à tout le monde, ils se dévêtent, y entrent, et commencent à s'agiter en tous sens pour faire remonter la vase à la surface et rendre l'eau imbuvable.

Je me souviens, arrivé à ce moment du texte, du sentiment d'injustice que j'éprouvais devant le scandale révélé par cet alphabet ancien et nouveau : une maman épuisée par la morsure du soleil et la poussière du chemin, deux enfants menacés de déshydratation, et des brutes dont j'entendais à travers le texte les rires gras et criminels. Ces humains inhumains devaient être punis.

Et c'est ce qui arriva, le plaisir de la vengeance me comblant au rythme de mon déchiffrage comme une sublime récompense. Car la jeune maman était une déesse, elle s'appelait Léto, et les deux enfants étaient les tout jeunes Artémis et Apollon. Elle les avait conçus

avec Zeus, le maître de l'Olympe, mais personne ne devait le savoir. Elle était condamnée à errer, mais elle n'en restait pas moins une déesse. Et puisque ces paysans aimaient tant la vase, leur lançait-elle, qu'ils y vivent éternellement ! Et elle les changeait illico en grenouilles. Le texte décrivait à merveille leur panique alors que leur peau verdissait et que leur cou raccourcissait. On peut voir le résultat dans la sculpture de la fontaine du bassin de Latone, son nom romain, au château de Versailles... Et une Léo émouvante de maternité protectrice, ses deux enfants pelotonnés contre elle, dans la statue de William Henry Rinehart, *Léo et ses enfants Apollon et Artémis* (1874).

Pourquoi je raconte cette fable ? Parce que j'y repense aujourd'hui devant certaines images dites de « migrants ». Et même si les époques, bien sûr, ne sont pas comparables, il se trouve que je vois encore, dans ces jeunes mères accrochées à des embarcations de fortune, d'autres Léo qui n'ont pas le pouvoir de se défendre comme la mère d'Artémis et d'Apollon.

Sommes-nous débiteurs de nos mythes ? Devrions-nous être à leur hauteur ? Je ne sais pas. Mais le fait est qu'ils nous font réfléchir.

Minute, papillon... Ou, comme dirait Homère, « Patience mon cœur ! » Qu'il est beau, ce morceau de vers ! Il est tiré du chant XX de *L'Odyssée*. La grande helléniste Jacqueline de Romilly en a fait le titre d'un de ses livres¹. C'est le début de la phrase que se murmure Ulysse alors qu'il découvre les prétendants installés

1. *Patience mon cœur ! L'essor de la psychologie dans la littérature grecque classique*, Paris, Les Belles Lettres, 1984.

dans son palais, harcelant sa femme, buvant son vin, et qu'il sent qu'il va s'énerver. *Patience mon cœur. τέλαθι δὴ, κραδίη.* Observe la situation. Mesure-la. Prends une *minute* pour le faire. Et commence à t'apercevoir que des situations qui nous apparaissent inédites ont été vécues, pensées, racontées bien avant nous. Que sur la politique, la famille, l'amour, la religion, la guerre, le droit, et même l'écologie, des hommes et des femmes qui nous ont précédés dans le temps et qui ont réfléchi à ces sujets pendant des siècles et des siècles n'ont peut-être pas dit que des bêtises.

On dit parfois que pour bien regarder un objet, il faut s'en approcher de plus en plus près. Avec les Grecs et les Romains, osons prétendre le contraire. Et si regarder de loin était la meilleure façon de voir plus distinctement ? On parle, à raison, de « distance critique ». Critique vient du grec κρίνω, « je juge ». Pour bien juger, prenons la distance nécessaire ?

Je pourrais ajouter que l'époque m'a adressé un clin d'œil. Avoir en France un président de la République qui évoque un pouvoir « jupitérien », et que son épouse compare au Titan Atlas, un ministre de l'Intérieur qui parle d'« hubris », entendre sans arrêt des chefs de partis questionner la viabilité de la « démocratie » ou revendiquer leur « populisme », tout cela au sein d'une Europe en « crise » (que des mots latins ou grecs !), et noter qu'aux États-Unis le livre en vogue sur les relations sino-américaines s'intitule *Le Piège de Thucydide*, aide à se persuader que le moment est peut-être propice, comme diraient les Romains, pour proposer ces petites récréations antiques. En ce sens, la politique

française récente fut une sorte de fil rouge, pour ne pas dire un fil d'Ariane.

Une mise au point s'impose : l'Antiquité n'est pas un tiroir mental, qu'on ouvrirait, comme dans une vieille maison, pour retrouver le parfum rassurant d'un passé dont nous aurions hérité, évidemment fantasmé.

Elle n'est pas un tiroir, et elle n'est pas un miroir.

Ces minutes antiques sont donc aussi l'occasion de sortir des débats stériles, pire, toxiques sur nos « racines » et notre « identité culturelle », pour tenter de montrer que convoquer la Grèce ou la Rome antique, se frotter à ces civilisations, à leurs langues, ce n'est pas se réfugier dans le passé, mais explorer un autre monde.

Un autre monde que le nôtre parce qu'il n'avait pas les mêmes dieux, les mêmes structures sociales. Nous bondirions d'indignation si nous étions transportés dans la fameuse démocratie grecque dont on nous rebat les oreilles, où l'esclavage était hélas une réalité et où les rapports entre les hommes et les femmes étaient strictement hiérarchisés. Un philosophe des années 1970, d'origine grecque, Cornelius Castoriadis, l'a dit en une belle et forte phrase : « Cette image de la Grèce pays de la mesure, de l'harmonie, est une ânerie sans fond : la Grèce, c'est le pays du meurtre, de l'inceste, où Œdipe pour découvrir la vérité doit crever ses yeux¹. »

Oui, ce monde antique est parfois d'une sauvagerie qui nous est étrangère. Mais c'est aussi un monde qui

1. Chris Marker, *L'Héritage de la chouette*, épisode 3, « Démocratie ou la cité des songes », entretien avec Cornelius Castoriadis, 1989, Arte éditions, DVD (2 vols).

a bien des leçons à nous apporter sur la complexité, le métissage, la mondialisation qu'il a avant nous expérimentées : l'empire d'Alexandre, les royaumes hellénistiques furent des espaces pluriculturels. Égyptiens, Perses, Scythes, Indiens se connaissaient, même s'ils prenaient la mesure de leurs différences.

La Grèce elle-même, d'ailleurs, n'était pas ce bloc de marbre immaculé et idéalisé auquel on voudrait souvent la réduire, et les sculptures que nous voyons aujourd'hui sur les temples de l'Acropole, blanchies par les siècles, étaient jadis bariolées, métissées de couleurs...

Métissés, aussi, le grec et le latin (et même *les grecs et les latins*, si l'on compte les dialectes locaux, l'éolien, le dorien, etc.) qui ont été pratiqués dans tout le bassin méditerranéen, jusqu'en Asie. Qui se souvient encore que Sénèque était originaire d'Hispanie, saint Augustin d'Afrique du Nord ? Qu'il y avait des écoles de philosophie dans l'actuelle Turquie, dans l'actuelle Libye ?

La reprise du dialogue entre les deux rives de la Méditerranée, entre l'Europe et cet Orient de moins en moins « proche », ne passerait-elle pas par là, par un contact renouvelé avec ces textes si riches d'ouverture d'esprit ?

Je n'ai jamais compris, du reste, pourquoi des hommes politiques, se prétendant de gauche, avaient planifié l'éradication de l'enseignement du grec et du latin au motif qu'il aurait été « élitiste », ou « conservateur ». C'était oublier les pères de la Révolution française, qui ont modelé notre République sur les gouvernements d'Athènes et de Sparte. Oublier Montesquieu et Voltaire, qui y ont forgé leurs munitions intellectuelles.

Oublier Foucault, et bien sûr Camus qui ne détestait pas regarder vers le passé pour penser le présent et déclarait que « la pensée d'un homme est avant tout sa nostalgie ». Conservateur ? Élitiste ? C'était oublier tous ceux qui, forts de leur connaissance des langues anciennes, ont réussi à changer le monde, à être vraiment révolutionnaires.

Pour terminer, laissons la parole à un autre révolutionnaire, le grand historien de l'Antiquité Paul Veyne, alpiniste confirmé, communiste défroqué, non-conformiste assumé, esprit rétif à tout embrièvement, gueule cassée, grand cœur, « homosexuel d'honneur », pour Michel Foucault qui l'adorait sans pouvoir l'étreindre, marié trois fois, « comme Cicéron, César et Ovide », d'un humour sans pareil, et qui très jeune a décidé de ne vivre que pour ce qu'il jugeait « intéressant » : « Faire du latin et du grec, c'est apprendre que nous avons une couche de passé et d'altérité au-dessous de nous. C'est prendre conscience que, hors de notre Occident actuel [...], il existe ou il a existé des choses qui sont totalement différentes de nous. Faire des langues anciennes, c'est expérimenter que NOUS-MÊMES étions totalement différents de ce que nous sommes¹. »

Aussi est-ce un hommage à l'altérité qu'essaient de proposer ces minutes antiques. Un salut adressé depuis le XXI^e siècle à l'Autre que nous fûmes, à ces Grecs et ces Romains qui me font l'effet, quand je les lis aujourd'hui, d'une tablée d'Anciens très espiègles et

1. Paul Veyne, « Mieux vaut faire du latin que du chinois ! », *Le Point*, octobre 2010.

très drôles, où l'on s'en raconte de bonnes et à laquelle il ne tient qu'à nous de nous inviter. Homère, Ovide, Cicéron ou Aristophane ont beau ne pas vivre dans notre monde, ils semblent à même de nous livrer quelques petits trucs pour essayer d'y vivre mieux, en le comprenant mieux, en nous l'expliquant mieux. Et si le vieux monde pouvait nous aider à nous construire dans le nouveau ? En l'interrogeant comme si nous avions une sorte de sonar, attentifs à l'écho que cette « présence méconnue » (Florence Dupont) nous renvoie du fond des âges ?

Voilà le pari que nous avons fait ici, plongeant en amateur curieux et ravi au gré des événements de notre « actualité » sociale et politique, et des publications des meilleurs spécialistes du monde antique, dans l'océan de ces textes pour en rapporter quelques amphores... Car c'est un véritable océan que cette bibliothèque vivante, remuante, dont il nous reste, par bonheur, tant de textes si oxygénants par leur esprit critique, leur poésie, leur clairvoyance et leur humour.

Oui ! Prêtons l'oreille à ce qui se dit dans ce joyeux banquet antique : c'est ainsi, peut-être, que nous serons vraiment modernes.

